

BJÖRN

une série créée par Grégoire Courtois

Les promeneurs

Cet épisode a été publié le 2 mars 2011.
Retrouvez d'autres épisodes de « Björn » sur <http://troudair.free.fr/>

La première porte s'ouvre lentement devant moi. Grogne comme un monstre. Combien de tonnes de métal pour séparer les grands des petits ? Deux mille ? Dix mille ?

A une centaine de mètres sur ma gauche, une file de salariés qui attendent de passer la frontière à pieds, comme chaque matin, têtes baissées, certains parlent, à leurs voisins, à eux-mêmes, paumés, la plupart drogués, patchés, en lien direct et mystique avec les neuroleptiques qu'ils absorbent continuellement, perfusés, pour pas craquer, pour pas trop comprendre qu'ils sont là, ni où ils vont. De l'autre côté du mur, dix mètres de haut, du métal et de la pierre, barbelés, haut voltage dont on entend le ronronnement familier. Une fois passés les indispensables contrôles, tous s'éparpilleront dans les

trains, navettes, transports en commun affrétés par leurs employeurs pour les mener directement sur leur lieu de travail. Tant que le dosage sera respecté, tout se passera bien.

Un jour, j'en ai vu un se mettre à hurler. Il a pris la tête d'un autre par les cheveux et l'a éclatée contre le sol en béton, encore et encore et encore. Il continuait à taper dans le vide, une mèche brune tachée de sang serrée dans le poing quand un autre dans la file a sorti une arme et a tiré. « Son doseur s'était dérégulé » il a juste dit tranquillement. Tout le monde a compris. Le premier qui est passé devant les cadavres a vidé leurs poches, le deuxième a piqué leurs bijoux, et le troisième a arraché leurs implants oculaires. Les autres se sont contentés de marcher sur ce qui restait.

Aspiré par les champs magnétiques, mon glisseur entre dans le sas. Un massif tunnel d'acier bourré de capteurs, un boyau lisse qui mène directement d'un monde à un autre, un purgatoire de métal muet qui te donne l'impression de naître une seconde fois, comme si de ce côté-là du mur, c'était pas exactement la vie, ce qui n'est pas totalement faux.

Je suis presque seul à passer par cette entrée réservée aux véhicules. La plupart de ceux qui se rendent dans le Cœur n'ont pas besoin de moyen de transport. L'esclavage c'est avant tout une prise en charge des esclaves. Il faut des moyens pour être esclavagiste, une logistique.

La porte du sas se referme derrière moi. Tout devient noir. Lasers rouges. Lasers verts. Tissage lumineux des senseurs qui balaient l'espace. Scanners, spectrographies, rayons chauds qui me percent la moelle. Caressent ma peau. Celle de Björn qui dort juste à côté de moi. Je regarde les lueurs danser sur son pelage. Il se doute pas qu'un automate est en train de vérifier si ses intestins contiennent pas des capsules explosives. Si une arme démontable est pas planquée dans son anus de clébard.

Dix mètres de trajet au ralenti dans la nasse des rayons bicolores et les automates-frontière savent tout de moi, y compris des trucs que j'ignore. Défauts de santé que ma SMP n'a pas décelés. Histoires d'enfance enterrées dans leurs bases de données, qui flottent encore dans le crâne de Björn mais que moi, j'ai oubliées depuis longtemps.

Tout ça envoyé au central. Vérifications, contre-vérifications, grattage des unités de stockage. Quelques secondes pour recevoir une réponse. Accès autorisé ou non. J'ai beau avoir l'habitude, à chaque fois une vraie peur dans mes tripes. On peut pas savoir ce qui se passe dans la tête des automates. Et une fois que tu as cramé dans leur micro-ondes géant, tu peux toujours envoyer une réclamation. Tout le monde s'en fout de toi. Si tu avais la moindre importance, tu serais pas de ce côté-là du mur.

Devant, la porte grince et un filet de lumière blanche irradie le sas. Je plisse les yeux, ébloui. A chaque fois, il me faut quelques secondes avant d'être sûr que je suis pas mort. Le glisseur continue sa course et j'entre dans le Cœur, parfaitement accrédité pour toute la durée de mon contrat. Vingt-quatre heures. Déjà bien trop. J'ai horreur des contrats qui m'obligent à me déplacer. Je suis fatigué. Le matin, je me lève et je suis déjà épuisé. Sans la perfusion d'antidouleurs et de vitamines pures qui me sert de petit déjeuner, je m'écroulerais au pied de mon lit comme une vieille serpillière. 156 ans au compteur. Je suis une épave. Un cadavre ambulante, comme la plupart de mes contemporains. Mais vidés ou pas, on s'obstine. Il y a tellement de raisons de mourir à chaque minute que le fait d'être encore en vie, même maintenus debout artificiellement par un arsenal de drogues et de manipulations chirurgicales, rien que le fait d'être encore là alors que tant d'autres sont partis, on se dit que ce serait trop bête de tout gâcher volontairement.

Alors on avance. Et pour gagner notre vie, on se colle une perf automatique dans le bras et on va bosser. J'ai du mal à appuyer sur la pédale d'accélération de mon glisseur, mais je me fais violence, parce que je sais qu'un contrat dans le Cœur, ça représente beaucoup, mais alors beaucoup plus de pognon que n'importe quel autre. Et ça ne durera qu'une journée et une nuit. Vingt-quatre heures ici. Pas une de plus, que je le veuille ou non, puisque passé ce délai, à la seconde près, si j'ai pas repassé la frontière dans l'autre sens, les molécules d'eau dans mon corps commenceront à vibrer. Deux minutes plus tard, quelques membres de ma famille, s'il en reste, je sais pas où dans le monde, recevront un message automatique : votre cousin, votre neveu, votre oncle... vient d'être exécuté par la société Trucmuche. Bonne journée.

*

Une bonne demi-heure pour rejoindre l'adresse de mes clients. Le glisseur évolue comme une grosse verrue grise dans un paysage tellement propre et beau qu'il en est écoeurant. D'autant plus quand on sait pourquoi et comment il est propre et beau. Construit avec les boyaux et la chair de millions d'exécutants morts depuis des lustres, espérance de vie limitée à une petite cinquantaine d'années. Pas assez de fric pour se payer plus.

Bâtisses géantes aux formes impossibles défiant les lois physiques, matériaux inconnus, couleurs mouvantes, posées au milieu d'immenses jardins, végétation exotique, souvent artificielle, toujours inédite. Bois, forêts, jungles, lacs sur lesquels flottent de somptueux voiliers immaculés. Interminables terrains de sport, plages, le tout à perte de vue, sur des kilomètres et des kilomètres. Le Cœur, dans toute sa repoussante splendeur.

La route sur laquelle j'avance est impeccablement goudronnée. Et j'y croise des voitures, des vraies, avec des roues, et des pneus. Je sens vrombir la honte dans mon abdomen, un essaim de frelons. Mon glisseur tout dernier modèle, pas une éraflure, astiqué à la perfection, ça reste un glisseur, véhicule des faibles. Et les autres conducteurs sur la route le savent bien, et aucun d'eux ne me regarde quand on se croise. J'existe pas. Tout simplement. Je suis là, mais je suis pas de leur monde. Je suis un salarié. Comme tous les autres. Et dès que j'aurais terminé ce pourquoi on me paie, j'aurais plus qu'à dégager. Je suis en sursis. Je suis un fantôme. Il y a pas de touristes dans les Cœurs. Si tu y habites pas, la seule raison pour laquelle tu es là, c'est parce que tu y travailles.

*

La maison de mes clients est perchée sur le haut d'une colline. Un gros cube rouge avec des trous rectangulaires pour les fenêtres. Je sais pas avec quel genre de pierre elle est construite, mais c'est comme si elle brillait, même dans l'ombre. Un rubis géant. On le voit du bas, s'élever par dessus la clôture électrifiée, scintiller doucement dans la lumière du

matin, irradier d'un halo écarlate l'herbe autour, mare de sang vaporeux qui éclabousse le haut de la colline.

On attend. Björn ouvre un œil. Deux. Il s'étire. Les scanners de l'entrée analysent le glisseur, ce qu'il y a dedans. Des tourelles automatiques sont braquées sur nous pendant l'opération. De l'autre côté des grilles, un type armé, debout sur la pelouse, à nous fixer comme des cibles de FragX. Fusil d'assaut M-76. Cadence de tir : 2000 coups par minute. Son air de mépris. Au fond de son œil, un torrent d'insultes. Je reconnais l'allure. Je sens l'odeur. Un agent de chez SecurInc. Même au plus bas de l'échelle, à faire le planton à 8 heures du mat sur une pelouse, ça lui suffit pour se sentir supérieur à moi. Je lui fais un beau sourire. Mais qu'est-ce qu'il fait là ? J'aime pas quand je suis pas seul sur un coup. Et encore moins quand il s'agit de SecurInc. Rien qu'une bande d'incapables, des cow-boys qui bâclent leurs affaires à coups de fusil à pompe. Je devrais le marquer en grosses lettres sur mon site web : « c'est SecurInc ou moi ».

La grille s'ouvre enfin. Je lance le glisseur. On passe devant le garde. Björn baille à s'en décrocher la mâchoire. Il est complètement réveillé maintenant. On se synchronise.

Un chemin de gravillons blancs serpente le long de la colline. Tout en haut, je distingue deux silhouettes. Un couple. Ils se tiennent par la main. Ils nous attendent, immobiles pendant que la pente met le propulseur du glisseur à rude épreuve. Quelque part dans ce monde, il y a un type qui se baigne dans une piscine payée avec le salaire qu'il a touché pour dessiner le tracé de ce chemin de cailloux. Joli de loin, mais il faut un tracteur et 800 chevaux vapeur pour l'emprunter.

On arrive enfin en haut. Je me gare, on descend. Le parfum de la femme prend à la gorge. Lui sent plutôt la sueur, sous une fine couche de déodorant. Un subtil résidu d'odeur de sperme. Ils ont couché ensemble cette nuit.

- Victor Kroot, je dis à l'homme en tendant la main. Je suis votre limier.

- Nous savons qui vous êtes, monsieur Kroot, me répond l'homme en me serrant la main. Alistaire Dessines. Et voici ma femme, Mira. Si vous voulez bien nous suivre.

On le suit. La femme est là, mais absente. Elle fait un vague signe de tête. Ses yeux ne fixent rien de précis. Sa démarche est hésitante. A son bras, une perf enclenchée. A la couleur de la capsule, je dirais que c'est un opiacé. Mais j'ignore lequel. Soudain, en voyant Björn, on dirait qu'elle reprend ses esprits. Temporairement. Elle donne un coup de coude à son mari. Il se tourne à nouveau vers moi.

- En revanche, dit-il, nous sommes confus, mais vous allez devoir laisser votre chien à l'extérieur. Nous n'acceptons pas les animaux dans la maison.

Je regarde Björn. Il me fait rire. Il a toujours cette même tête. Comme s'il s'en foutait. Comme s'il savait que quoi que dise ce pingouin, de toute manière, il va entrer. Et il a raison.

- C'est moi qui suis confus, je réponds. Mais c'est pas mon chien. C'est mon coéquipier. Ainsi que mon terminal de stockage mémoriel. Alors s'il entre pas, j'entre pas non plus.

*

Assis dans un épais fauteuil blanc dans lequel je m'enfonce comme dans de la guimauve. Je fais des efforts pour me tenir correctement. La synchronisation est totale. Je sens mes mains qui caressent le tissu et j'entends mes pattes qui tapent sur le carrelage derrière moi. J'observe Dessines qui cherche ses mots et en même temps, je renifle dans tous les coins du salon, au pied de chacun des meubles. Je fais méthodiquement le tour de la pièce. J'observe. J'enregistre. Je bouge. Je bouge pas. J'attends que mon client expose le problème. Je suis Victor. Et je suis Björn. En même temps.

- C'est une affaire très délicate, dit Alistaire. Mais d'après plusieurs de nos amis, vous êtes le meilleur limier de la ville.
- Quel est votre problème, monsieur Dessines, je demande.

Je m'en fous des préliminaires et des formules de politesse. Je suis là pour bosser. Payé à la minute. Plus vite résolu, plus chère la facture. Le compteur tourne. J'ai identifié la plupart des odeurs de la pièce. Une dizaine d'empreintes olfactives humaines, plus ou moins marquées. Je me balade. Je stocke.

- Excusez-moi, dit-il. Je vais essayer de faire vite. Donc voilà, ma femme et moi, hier soir, étions invités à une soirée chez des amis. Mais dès la fin d'après-midi, Mira m'a signalé qu'elle était victime de violents maux de tête. Moi même, j'étais relativement épuisé, si bien que nous avons décidé de décommander notre soirée. Nous avons donc renvoyé les domestiques et nous sommes couchés assez tôt.

Je commence à perdre patience et je crois bien que ça se voit. Mais s'il abrège pas, c'est probablement parce que tout ça a son importance, à un moment ou un autre de l'histoire. Enfin, espérons... Au fond du salon, une grande bibliothèque. D'après l'odeur, des vieux livres, grande valeur. Mais je vois pas les titres : un chien sait pas lire.

- Il était six heures environ, ce matin, continue-t-il, quand j'ai entendu du bruit au rez-de-chaussée. Je n'ai pas réveillé Mira pour ne pas lui faire peur et je suis descendu discrètement. Nils, le majordome et les domestiques n'arrivent pas avant sept heures, mais de toute évidence, il y avait quelqu'un dans la maison, et le plus étrange, c'était que cette personne ne faisait aucun effort pour ne pas faire de bruit. Elle était dans la cuisine et parlait à haute voix. Comme elle semblait seule, j'en ai déduit qu'elle devait être au téléphone. Plus j'approchais, et plus j'avais la bizarre impression de reconnaître cette voix. Ça n'est qu'en arrivant juste derrière la porte de la cuisine que je l'ai reconnue. Je suis entré brusquement et j'ai eu ma confirmation. Nils a poussé un cri tonitruant et s'est évanoui sur le carrelage.
- Nils, je demande. Votre majordome ?
- Oui, il répond.
- Votre majordome est entré chez vous ce matin, je dis. Et il était en avance. C'est très bien, monsieur, mais dites-moi en quoi je peux vous aider.

Je vais vers la porte de la cuisine. Je flaire. En effet, une odeur sur le sol. Ça n'est ni Alistaire ni Mira, c'est un homme, mais impossible de dire si c'est le fameux Nils. Où il veut en venir ? On perd notre temps. Sans rien dire, j'essaie de lui faire comprendre qu'il devrait aller droit au but maintenant.

- Quand il est revenu à lui, continue Dessines, Nils était complètement désorienté. Mira avait été réveillée par le cri et elle était descendue. Elle m'avait aidé à le mettre dans le canapé dans lequel vous êtes. Quand il a ouvert les yeux, il nous a regardés tous les deux, avec un air très inquiet, un mélange d'étonnement et de peur. Puis il nous a demandé si c'était bien nous, si on était bien vivants.

Je m'approche du canapé dans lequel je suis assis. Je le renifle. En effet, il y a bien eu quelqu'un d'allongé ici il y a quelques heures et c'était la même personne que celle sur le sol de la cuisine.

- En fait, dit Dessines, si Nils est venu plus tôt ce matin, c'est parce que cette nuit, on lui a appris notre mort, à Mira et moi.

On lève les yeux d'un seul coup. Nous y voilà.

- Vers trois heures du matin, dit Dessines, il a reçu un coup de fil de SecurInc. Il fallait qu'il se rende immédiatement dans le Cœur pour identifier les corps d'Alistaire et Mira Dessines. Ce qu'il avait fait. Puis comme il était en possession des codes d'accès de la maison, on lui a conseillé de se rendre à la propriété pour accueillir l'équipe d'enquête, ainsi que la famille et les proches.
- Et c'est là que vous l'avez retrouvé dans votre cuisine, je conclus.
- En effet, dit Dessines.

C'est peu dire que je suis rassuré. Visiblement, il s'agit d'une banale histoire de confusion d'identité. Tel que je le vois, c'est réglé en deux heures, trois coups de fil et quelques euros. C'est pas glorieux comme

constat, mais ici, même pour être qui tu es, il faut payer. Je me couche près du canapé. Je m'apprête à interrompre la synchro.

- Bien, je dis. On va arranger ça très vite. J'ai quelques amis dans les principales sociétés de gestion d'identité. Vous êtes sous contrat avec qui ? Identitek ? Biometers ? WIW ?
- Attendez la suite, dit Dessines, qui de son côté ne semble pas du tout soulagé.
- Comment ça, la suite, je demande.

- Tout à l'heure, continue Dessines, l'équipe d'enquête de SecurInc est donc venue et on les a informés de la situation. Au début, ils nous ont dit comme vous, que ça devait être une simple erreur. Alors ils ont effectué des relevés pour voir d'où venait le problème. Mais c'est là que les ennuis ont commencé. Aucun de nos signes biométriques n'était enregistré nulle part. ADN, empreintes digitales, iris, rien n'existait. D'après les bases de données de toutes les sociétés de gestion d'identité, non seulement nous ne sommes pas Alistaire et Mira Dessines, mais en fait, nous ne sommes personne.
- Et en revanche, je demande, les marqueurs biométriques des cadavres correspondent bien ?
- Oui, bien sûr, dit Dessines. Si on en croit la science et les bases de données, Mira et Alistaire Dessines, c'est eux et pas nous. Vous comprenez notre situation ? On nous traite déjà comme des imposteurs. Si nous ne parvenons pas à démontrer notre bonne foi, alors...

Je vois passer une ombre dans ses yeux. On sait tous les deux ce qui les attend s'ils parviennent pas à prouver qu'ils sont qui ils sont.

- Vous devez nous aider, monsieur Kroot, reprend-il. Pour l'instant, SecurInc nous a assignés à résidence pour vingt-quatre heures, le temps de leur soi-disant enquête, mais pour être parfaitement honnêtes, nous n'avons pas grande confiance en ces gens. Après tout, ça n'est pas dans leur intérêt de nous défendre. C'est pourquoi nous avons fait appel à vous. Notre vie est entre vos mains, monsieur Kroot.
- Vous n'avez pas d'équipe de sécurité, je demande.

- Nous en avons une, mais désormais, rien ne leur prouve qu'ils seront payés. Alors ils sont partis, avec Nils et les domestiques. La villa n'est plus protégée que par les automates désormais.
- Et par un garde de SecurInc, j'ajoute.
- Non. Le garde n'empêche personne d'entrer. Il se contente de nous empêcher de sortir. Aidez-nous, monsieur Kroot. Je sais que ça n'est pas facile pour vous, mais par pitié, aidez-nous.

A mes pieds, je m'étire en baillant. Je regarde les yeux suppliants du type. Puis me regarde moi-même, homme et chien face à face, regards inexpressifs, impossible pour un observateur de savoir dans quel corps se cache l'intelligence. Peut-être dans aucun des deux. Je me gratte nerveusement avec la patte arrière. Je réfléchis. Le calcul n'est pas simple. C'est un vrai risque. Financier. Parce que si j'échoue, si je ne réussis pas à prouver que mon client est bien mon client, alors qui va me payer ? Vingt-quatre heures foutues en l'air et mon seul salaire, ce sera la joie de rentrer chez moi en vie. Tout ça, il faut le prendre en compte. Et le faire apparaître dans l'addition. La somme risque d'être astronomique. Je l'évalue rapidement. A vue de nez. Pas assez. Dessines peut largement mettre plus, surtout si au bout du compte, il finit par récupérer sa vie toute entière, et celle de sa femme. C'est quitte ou double. Pour lui comme pour moi. Et est-ce qu'il a vraiment le choix ? Sa vie, à combien il l'évalue ?

- Vous devez probablement le savoir, monsieur Dessines, je finis par dire. Mais ici, tout a un prix.

*

Il accepte. On signe les contrats sur du papier, à l'ancienne, puisque aucun système n'accepte leurs identifications. Il me donne les noms et adresses de quelques uns de ses amis, pour les besoins de l'enquête. Et puis je file en quatrième vitesse. Dans le glisseur, je m'injecte une dose d'adrénaline. J'en colle une à Björn qui s'était déjà désynchronisé. Pas une seconde à perdre. Première étape, la morgue. Il faut procéder à la contre-expertise des corps, et il faut le faire très vite. A plus de sept heures du décès, il est peut-être déjà trop tard et je risque de ne

trouver là-bas qu'un employé assez serviable pour m'indiquer l'endroit où on aura balancé les cendres. Avec SecurInc, c'est toujours la même rengaine : "On manque de place. On n'a pas le temps. Blablabla..." Du coup, leurs enquêtes sont bâclées en deux heures, les pièces à convictions cramées en trois et si l'opération leur permet de récupérer une belle villa au passage, ils vont pas s'amuser à chercher plus loin que l'évidence. D'ailleurs quand je repasse la grille d'entrée, je vois quelques types qui s'entassent contre la clôture et s'excitent en prenant des photos de la maison. Et quand je comprends que ce sont des agents immobiliers venus se partager le gâteau, je me dis que j'ai vraiment intérêt à me grouiller. Pour être sûr que je me déplace pas pour rien, j'appelle quand même la morgue et le serveur vocal me confirme que les corps sont encore là. C'est bien la première fois que je dois procéder à l'autopsie de mes propres clients. Je fonce.

Une demi-heure plus tard, on entre dans le bâtiment médico-légal de SecurInc par un tunnel creusé dans le sol qui semble plonger jusqu'en enfer. Il paraît que tous leurs bâtiments sont enterrés au cas où le Cœur subisse des frappes aériennes. Mais qui aurait envie de bombarder une morgue ? Va savoir. Dans ce monde peuplé de tarés, il y a peut-être des types qui veulent tuer les morts.

Björn marche trop lentement, je lui demande de se magner. La pauvre bête a horreur de ces endroits-là. Toutes les odeurs qu'on trouve là-dedans, ça lui ronge la truffe. Mais impossible de me passer de lui pour une autopsie. Il faut impérativement qu'il soit là pour capter tous les détails qui m'échappent. Parce que même plongé dans cet immonde bain de puanteur, au milieu des morts, du pourri et de la crasse, il reste capable de me trouver des traces olfactives presque imperceptibles. Sans Björn avec moi, seul avec ma mémoire en lambeaux et mes yeux artificiels que j'ai pas fait réviser depuis 20 ans, j'aurais pas rempli le quart de mes contrats. Mon chien, c'est pas seulement mon nez, ou ma mémoire, c'est surtout un regard oblique, un point de vue inédit sur toutes choses, sans les a priori culturels qui te font tirer des conclusions même quand t'as la vérité sous le nez. Björn, c'est ma dimension supplémentaire.

A l'accueil, un employé procède à la vérification de mon identité et m'indique le couloir derrière lui.

- Allez dans la salle d'autopsie F, dit-il. Je vous fais apporter les corps immédiatement. En revanche, nous ne fournissons pas les instruments.

Trois minutes plus tard, les deux corps sont devant nous, allongés sur l'inox luisant. Björn monte sur la table. On se synchronise.

A première vue, aucun doute, il s'agit bien de mes clients. Ceux que je viens tout juste de quitter à 200 kilomètres d'ici. Impression bizarre. Comme si j'avais rencontré des fantômes ce matin. Comme si j'étais mort, moi aussi, cramé dans le sas et ressorti de l'autre côté sans même comprendre que mes restes servaient déjà de nourriture aux molosses des gardes-frontière.

Quoi qu'il en soit, beau boulot de chirurgie. Impossible de dire qui est l'original et qui est la copie. Les deux versions du couple sont parfaitement identiques, jusque dans le tracé des rides naissantes sur le front d'Alistaire. Les images précises du matin sont stockées dans ma mémoire, celle de Björn, les moindres détails, le couple, en pleine lumière, debout devant leur grande maison rouge. Je joue avec mon chien au jeu des sept erreurs mais personne ne gagne. Il n'y a aucune erreur.

Vérifications biométriques. Je passe leurs doigts sur la console ID, et même réponse de la part d'Identitek, la société où ils ont fait enregistrer leur ADN, leurs empreintes, leurs iris et leurs profils dentaires. L'identification est formelle : marge d'erreur de 0%. Il s'agit bien des corps d'Alistaire et de Mira Dessines. Encore cette sensation étrange, mais je me laisse pas déconcentrer. D'autant qu'à l'odeur, première anomalie. La concordance n'est pas aussi rigoureuse. On a bien des effluves de parfum qui correspondent, mais les odeurs corporelles ne sont clairement pas celles des Dessines qu'on vient de rencontrer. La ressemblance est parfaite pour tout le monde. Mais pas pour ma truffe.

Les cadavres sont nus. Un bref examen visuel ne révèle aucune trace de traumatisme, à l'exception de la marque en V sur leurs thorax et qu'on doit à la première autopsie des légistes de SecurInc. Il me suffit de couper le gros fil pour que doucement les cages thoraciques

s'ouvrent comme des fleurs au printemps, avec l'odeur qui va avec. Je manque de tomber tellement ça me prend à la gorge. Pire que tout, ça me donne faim. Je lutte contre l'envie de fourrer mon nez dans ce tas de viande et de tout bouffer. Je me reprends. Je sors mes outils, je mets mes gants et je commence le boulot.

N'importe quel médecin légiste travaille avec ses implants oculaires reliés à des bases de données médicales. Mais mes implants à moi sont tellement pourris que j'arrive plus à rien lire. C'est tout flou, ça vibre, c'est comme si je m'étais injecté une dose de LSD dans une fête foraine. Du coup, ça doit faire au moins 20 ans que je les ai désactivés et que je fais tout à la main. Serrer le cœur d'une victime, sentir la chair inerte sous tes doigts, ça te fait comprendre des choses.

Je sors les organes un à un, je vérifie l'intégrité des os, ceux du crâne et du cou en particulier. Pas de strangulation, pas d'hématome, pas de plaie, pas de brûlure, rien. Analyse radioactive, résidu de poudre, atteintes des chairs par rayonnements, rien non plus. Si au moins je savais où on les avait trouvés, ça me faciliterait un peu les recherches, mais dans ces courses contre la montre, SecurInc est pas du genre à faire des cadeaux. Même s'ils ont trouvé de l'eau dans les poumons et que tout s'est déversé par terre pendant la première autopsie, rien ne les oblige à me le dire et c'est juste tant pis pour moi. Si ces deux cadavres sont morts noyés, je le saurai jamais. Fin de l'analyse anatomique. Que dalle.

Analyse chimique. Je sors mon matériel. et j'y injecte le sang des victimes. Si j'obtiens pas de résultat maintenant, ce sera une impasse. Mais enfin, ça s'allume rouge. Verdict : présence d'acépromazine à forte concentration. Autrement dit, un neuroleptique dont on se sert généralement pour endormir les chiens. Mais à cette dose, ça aurait tout aussi bien tué un éléphant. Je plie mon matériel, je referme les cadavres. Pas la peine de traîner ici. On a ce qu'on voulait. Seul problème, nos employeurs sont toujours morts.

Les corps disparaissent dans la cloison, emportés par le système automatique de stockage réfrigérant. J'ai décidé de partir depuis plusieurs dizaines de secondes, mais je reste là. Pourquoi ? Je suis immobile. Je pense. C'est Victor qui veut partir. Björn ne bouge pas.

J'essaie de me souvenir. Accès à la mémoire épisodique. La grande maison cubique. Le couple Dessines. Leurs odeurs. Les odeurs que j'ai repérées dans le salon. J'y suis. Je suis formel. Ces deux corps qu'on vient de découper, ils sont allés dans le salon des Dessines. Pas longtemps. Deux heures environ. Le temps de laisser une infime trace olfactive. Difficile de l'affirmer, mais je dirais que ça s'est passé il y a un peu plus de vingt-quatre heures. Est-ce que mon client est au courant ? Si oui, il va falloir qu'on s'explique.

*

On sort de la morgue. On monte dans le glisseur. Il est onze heures passées. Je programme l'itinéraire. Destination : résidence de Vincent et Gwladys Chuan. Les meilleurs amis des Dessines, d'après eux en tout cas. Même si leur témoignage ne sera pas décisif, ce sera quand même une pièce importante pour le dossier. C'est à moins d'une heure d'ici. Le temps qu'il me faut pour recueillir quelques renseignements. Le glisseur démarre. Björn se désynchronise, baille et s'allonge sur le siège. Je parcours mon répertoire de conseillers à la section "Identité" et je trouve mon homme : Ken Williams, salarié d'Identitek, mais surtout, ex-limier et ami. Ça ne veut pas dire que je le paie pas pour ses infos. Juste que c'est moins désagréable de lui parler. Son visage apparaît dans l'habitacle. En transparence, derrière sa peau brune, le paysage du Cœur défile.

- Salut Victor, dit Ken. J'ai 150 secondes à t'accorder pour 600 euros. Ça te va ?
- Ça marche, je dis.

On officialise la transaction et le compteur commence à tourner. Il faut faire vite. En gros, je dois me concentrer sur deux cas de figures dans cette affaire. Première hypothèse : mes clients sont de bonne foi. Mon boulot, dans ce cas, consiste à leur rendre leur identité. Deuxième hypothèse : mes clients sont des imposteurs, auquel cas ma tâche revient à régulariser leur situation, et faire en sorte que le vol et le double meurtre qu'ils ont commis soient classés sans suite. Dans les deux cas, si je veux être payé, il faut qu'une société de gestion d'identité reconnaisse que les individus que j'ai rencontrés ce matin sont bien Mira et Alistaire Dessines. Question :

- Est-ce que d'après toi, je demande à Ken, il est techniquement possible de voler l'identité de quelqu'un pour la transférer sur un autre individu ?
- Techniquement, dit Ken, c'est possible bien sûr, puisqu'il suffit de modifier la base de données dans laquelle sont enregistrés les marqueurs biométriques. Le problème n'est pas la technique, mais les conditions d'accès à cette base. Ce qui revient à poser une autre question : est-il possible d'entrer dans le système d'une société de gestion d'identité ?
- Ta réponse ?
- Étant donné que je bosse pour l'une d'elles, je dirais que non. Notre boulot ici, c'est justement de garantir la fiabilité des informations dont on a la charge. On passe nos journées à repousser les attaques. Tu penses bien que je vais pas te dire qu'on entre dans notre réseau comme dans un moulin pour manipuler nos bases.

Si je lis entre les lignes, ça veut dire qu'en théorie, un bon hacker pourrait parfaitement le faire mais que Ken n'a pas le droit de me le dire. Il est à son bureau, notre conversation doit être enregistrée et il risque de se faire virer à tout moment.

- Ok, je dis. Alors imaginons que ce soit possible chez vos concurrents, qui sont moins fiables que vous. Comment on pourrait procéder à la manœuvre inverse, c'est-à-dire rendre à son propriétaire une identité volée ?
- Une seule solution, dit Ken. Il faudrait passer par le même biais et à nouveau hacker le système.
- Mais il n'existe pas des procédures pour le faire plus officiellement ?
- Non, aucun moyen, répond Ken. Pour la bonne et simple raison qu'une société de gestion d'identité ne reconnaîtra jamais que leurs bases ont été crackées. Donc inutile d'avoir des procédures pour réparer ce genre de préjudice, non ?
- Bon, je dis. Mais toujours chez vos concurrents, est-ce que tu penses qu'un employé pourrait tout de même se livrer à ce genre de manipulation ? Disons, contre une grosse somme d'argent.

- Impossible, répond Ken. Chacun des employés, ici ou ailleurs, n'a pas la marge de manœuvre suffisante. La moindre opération sur les bases passe par une chaîne de validation interminable. La structure de l'entreprise constitue en elle-même une garantie de fiabilité. Ici par exemple, j'ai presque le niveau d'accréditation maximum, mais je peux même pas modifier les informations qui me concernent sans qu'une dizaine de superviseurs soient au courant.
- Ok, Ken, merci, je dis. Bon courage.
- J'ai ma pause à 13 heures, dit Ken. Passe me voir un de ces quatre. On boira un café au Macaque.
- Dans la Zone Libre ? Tu peux toujours courir.

*

Le glisseur fonce sur les routes impeccables du Cœur. Le soleil tape sur la baie supérieure. J'active la teinte des vitres. J'ai pas repris les commandes depuis mon appel à Ken. Je profite de la fin du trajet pour regarder mes comptes. Ça fait peur. Deux mois que j'avais pas eu d'affaire. J'avais de l'argent de côté, mais si celle-ci tombe à l'eau, il faudra vraiment que je m'inquiète. Mon propriétaire n'est pas réputé pour faire dans la finesse en cas de retard de paiement.

La matinée est presque terminée et les nouvelles sont pas réjouissantes. Je suis parti pour faire ma contre-enquête, un beau dossier sur le couple Dessines, et puis quoi ? Les gars de SecurInc vont s'excuser et partir ? Aucune chance. Le seul moyen de sauver mes clients et de toucher mon salaire, Ken me l'a donné à demi-mot : sous-traitance. C'est-à-dire trouver un type suffisamment doué pour pénétrer le système d'Identitek et de modifier les fichiers avant demain matin. Mais ce genre d'acrobatie n'est pas gratuite. Et si jamais il y arrive pas, le hacker demandera un forfait malgré tout. J'étais parti pour risquer de perdre du temps sur cette histoire et me voilà prêt à perdre de l'argent en plus. Si j'abandonne pas tout de suite, c'est parce que j'ai encore un petit espoir du côté des amis du couple. En imaginant que les Dessines me disent la vérité, que ce sont pas des imposteurs, alors ça signifie que quelqu'un les a piégés. Si je trouve qui, il me faudra pas longtemps pour lui expliquer qu'il est dans son intérêt de réparer ça rapidement. Je suis plus très loin de la propriété des Chuan.

Mentalement, j'estime que c'est la dernière piste. Si j'ai rien ici, contrat ou pas, je laisse les Dessines aller à la rencontre de leur destin.

*

Pas de grille pour entrer chez les Chuan, mais une simple barrière baissée. A côté, une construction semi-enterrée aux belles courbes de béton, peinte en blanc et marquée du symbole des propriétaires, un idéogramme chinois dont j'ignore la signification. Rare moment où mes implants oculaires auraient pu me servir. La construction n'est pas une maison. C'est un fort, une sorte de bunker de luxe, dans lequel s'agite une dizaine, peut-être plus, d'hommes armés : la sécurité privée des Chuan. L'un des gardes s'approche de mon glisseur, fusil en bandoulière, le même motif chinois brodé sur sa chemise blanche. Répétition des insignes, goût immodéré pour l'apparat, on dirait que les Chuan sont de sensibilité plutôt médiévale. Dans le bunker, je distingue aussi deux canons qui sortent de deux meurtrières. Ils sont braqués dans ma direction. Approximativement, j'estime le calibre à 20mm. Assez pour faire de mon glisseur un tas de ferraille fumante en moins de 10 secondes.

- Victor Kroot, je dis. Je n'ai pas rendez-vous mais j'aimerais voir monsieur et madame Chuan.

Le garde n'a rien dit. Il m'a juste écouté en scrutant l'intérieur de l'habitable. Il s'éloigne d'un mètre, fait le tour du glisseur, prononce quelques mots que je n'entends pas, revient vers moi.

- Vous pouvez entrer, dit-il. Monsieur et madame Chuan sont sur le terrain de FragX. C'est au sud de la propriété. Vous êtes accrédité pour ce trajet uniquement. Suivez le chemin bleu.

Il s'éloigne. La barrière s'ouvre. Je fais entrer le glisseur dans le parc, toujours tenu en joue par les deux canons du bunker.

Parmi la courte liste des signes de richesse ultime pour un habitant du Cœur, la possession d'un terrain de FragX personnel se classe dans les toutes premières places. Et cette seule information m'en apprend déjà énormément sur le couple Chuan, d'un standing bien plus élevé

que les Dessines. Quand de plus, je me rends compte que le glisseur avance depuis déjà dix bonnes minutes et que le terrain en question n'est toujours pas en vue, je réalise que je dois me trouver dans l'une des plus grandes propriétés du Cœur. Une pelouse impeccablement taillée, des fontaines, des bassins, de petits bosquets, des bâtiments dont je ne parviens pas à déterminer la fonction. Presque une ville. Régulièrement, des ombres furtives passent sur le chemin aux gravillons bleus. Je lève la tête et vois qu'un essaim de drones de surveillance suit ma progression. La moitié d'entre eux sont armés.

Je gare le glisseur près d'une grande arche de pierre gothique posée au milieu du chemin, comme si on avait arraché un morceau de cathédrale pour le planter ici. Derrière, les trois-cents mètres de gravillons bicolores qui délimitent la zone de tir du terrain de FragX. Björn et moi, on descend et on se synchronise. Ça risque d'aller très vite. Mieux vaut ne rien manquer de toutes les infos qu'on pourra récupérer ici. Un groupe d'une dizaine de personnes se tient dans la zone de tir. Tous observent une jeune femme blonde, vêtue d'une longue robe noire coupée très près du corps, et qui tient en mains un fusil à lunette. Quand j'approche sur les gravillons, l'un des hommes du groupe se retourne vers moi avec un regard réprobateur, me faisant comprendre qu'il est malvenu de faire du bruit pour le moment. On doit être au milieu d'une partie. Sur la gauche de la zone de tir, un écran surélevé indique le score de la jeune femme ainsi que le temps qui lui reste avant le prochain lâcher. Cinq secondes. Quatre... Trois... Deux... Un... A zéro, une porte s'ouvre dans un petit bâtiment de bois situé à environ quatre cents mètres de la tireuse. Cinq runners en sortent en criant, chacun choisissant une direction différente. La jeune femme épaula son fusil, colle son oeil dans la lunette et tire une première fois. L'un des runners est fauché par une balle qui lui arrache une partie de la joue et de la mâchoire. Il s'écrase sur le sol, agité de spasmes. De son oeil libre, la tireuse observe le tableau des scores qui n'a pas changé. Immédiatement, elle fait feu une deuxième fois sur sa cible qui cette fois cesse totalement de bouger. Le tableau d'affichage comptabilise le frag. Les trois autres runners qu'elle parvient à atteindre sont plus chanceux. Ils meurent dès la première balle.

J'arrive pas à m'y faire. A chaque fois que je vois une partie de FragX, j'ai ce frisson dans la colonne vertébrale. Une terreur moite qui

m'envahit. Peut-être un jour, ce sera pas moi, le runner, en train de courir comme un taré pour sauver ma peau. Qui sait ? Je me souviens que j'en avais parlé avec un client, de cette peur, ce cauchemar éveillé de finir sur un terrain, dans la ligne de mire d'une star de cinéma blasée ou du fils sadique d'un grand industriel. Ce client, c'était un habitant du Cœur, riche, célèbre, et il m'avait dit que ça n'avait rien à voir avec mon statut, que tout le monde était terrorisé par le FragX, même les riches, même ceux qui y jouaient. « Mais si ce sport a encore tellement de succès, il avait dit, c'est peut-être parce que c'est une image. L'image parfaite de ce qu'est réellement notre vie à tous : choisir une direction, courir le plus vite possible et espérer que le tireur choisisse quelqu'un d'autre. »

Le round s'achève et je m'approche. Ce client d'autrefois avait raison. Même au sein du groupe de spectateurs, ça sent la peur. A plein nez. Combien se sont imaginés avec un morceau de joue arrachée par le tir imprécis de Madame Chuan ? Même son mari y a peut-être pensé. Même elle s'est peut-être vue dans la lunette au moment de tirer. Qui sait ce que l'avenir nous réserve ? Les Dessines étaient riches hier. Demain, ils seront peut-être dans cette petite cabane en bois en train d'attendre que la porte s'ouvre.

- Vincent Chuan, me dit un homme qui s'approche de moi, souriant, la main tendue.

Je lui serre la main et me présente. Le groupe se disperse. On a dû les prévenir de mon arrivée. Seule madame Chuan nous rejoint. Elle me tend la main, je la serre. Cette même main qui vient d'appuyer sur la détente et supprimer quatre vies humaines il y a une minute. Le couple Chuan ressemble plus à un frère et une sœur qu'à un mari et une femme. Tous deux sont blonds, les yeux bleus, et on repère immédiatement une ressemblance évidente. La pratique est de plus en plus répandue, paraît-il. Une marque d'amour chirurgicale. Pour se prouver leur attachement et symboliser qu'ils ne sont plus qu'une personne, les amants se font opérer pour ressembler l'un à l'autre. Foutaises, je me dis. Vu le prix de la chirurgie esthétique, on peut pas dire que la preuve d'amour soit ultime.

- Je pense que vous savez pourquoi je suis là, je commence.

- Nous avons parlé avec Alistaire et Mira, répond Vincent Chuan.
- C'est abominable ce qui leur arrive, continue sa femme.
- Je suis là pour essayer d'arranger les choses, je dis. Si vous pouvez m'accorder quelques minutes, je vais vous poser quelques questions qui serviront à la constitution de leur dossier de défense.
- Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir, dit monsieur Chuan.

Je commence l'interrogatoire et je tourne autour du couple. J'enregistre les odeurs. Rien de suspect. La femme sent la poudre. Pas la peine d'être Sherlock Holmes pour deviner pourquoi. Je me concentre pour trouver des traces plus infimes. En particulier, je cherche les marqueurs olfactifs des Dessines, ou bien des deux inconnus de la morgue. Rien. Mais j'en tire pas de conclusion pour autant. Dans ce genre de milieu, il est fréquent qu'une femme prenne huit douches par jour et change autant de fois de parfum. Même avec mon nez de chien, ça complique sérieusement la tâche.

- Vous voyez souvent les Dessines, je demande.
- Un peu moins depuis quelques mois, dit Gwladys Chuan, mais oui, ils font partie de nos amis proches.
- Qu'est-ce que vous voulez dire par « un peu moins » ?
- Oh rien de grave, dit Vincent. Un simple concours de circonstances. Le fait est qu'Alistaire a arrêté de fumer il y a un an environ. Et comme autrefois, nous organisons souvent des dégustations de cigares, je l'ai moins vu, nécessairement.
- Et Mira a suivi son mari, ajoute madame Chuan. Avant, pendant que les hommes fumaient, nous faisons des parties de FragX toutes les deux. Pour passer le temps.
- Vous auriez pu continuer à jouer ensemble malgré tout, je dis.

Une légère hésitation. Les deux sont gênés. C'est le mari qui finit par prendre la parole :

- Mira gagnait systématiquement au FragX. Et ça ne plaisait pas vraiment à Gwladys.
- Nous n'avions pas le même niveau, dit Gwladys. Tout simplement.

- Bien, je dis. Maintenant, si ça ne vous dérange pas, j'ai besoin que vous me racontiez dans les moindres détails ce que vous avez fait et dit avec monsieur et madame Dessines la dernière fois que vous les avez vus. C'est primordial pour le dossier car cela permettra de prouver que monsieur et madame Dessines ne sont pas des imposteurs. Pour que cet entretien soit authentifié, j'ai besoin de vous enregistrer. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?
- C'est le chien, le terminal, demande monsieur Chuan.
- En effet, je répons.
- Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour les aider, dit Vincent Chuan.

Le couple me raconte sa dernière rencontre avec les Dessines, il y a trois semaines, à l'occasion d'une vente aux enchères privée d'antiquités du vingtième siècle. Fastidieux, insipide, révoltant, le récit est à l'image de leur soirée, de ces réceptions entre grosses bonbonnes pleines de fric, tissées de futilités, de cynisme et de mépris pour le reste de la race humaine. Heureusement, j'ai pas besoin de me concentrer sur leur histoire. Björn enregistre tout. Il suffira de choisir les bons détails ensuite et de les confronter aux Dessines.

Pendant que les Chuan me racontent leur soirée, les autres personnes qui assistaient à la partie de FragX restent un peu en retrait, mais pas assez loin pour échapper à mon oreille de *Canis lupus familiaris*. Même si je ne peux pas suivre l'ensemble de la conversation, je saisis au vol des bribes de dialogues : « C'est à propos des Dessines. » « Ils ont fini par se faire arrêter. » « J'ai toujours dit qu'ils étaient bizarres. » « Quelqu'un sait ce qu'ils possèdent ? » « Quelques sociétés de consulting, je crois. » « Autant dire rien. » « Leur maison est très belle. » « Quand aura lieu la vente ? »

Je salue mes hôtes, pas mécontent de sortir de ce nid de serpents. Vincent Chuan me transfère son code d'appel prioritaire.

- Si nous pouvons faire quoi que ce soit pour aider Alistaire et Mira, dit-il, n'hésitez surtout pas.

Ils m'accompagnent tous deux jusqu'au glisseur. Nous repassons sous l'immense arche de pierre.

- C'est un morceau de la façade de la cathédrale d'Amiens, commente Gwladys Chuan. Nous l'avons récupéré in extremis avant le démantèlement.
- Je vous tiens au courant, je me contente de répondre en montant dans le glisseur.

C'est pas vrai, je me dis en démarrant. Ils ont vraiment pris un bout de cathédrale pour le poser dans leur jardin...

*

J'enclenche la conduite automatique. Synchronisé avec Björn. A peine 13h30 et je suis déjà fatigué. Pas le courage de conduire. Ni de réfléchir. Envie de dormir. Pourtant il faut s'activer. Dernière chance pour les Dessines. Rassembler les pièces. Faire des hypothèses. Dégager des pistes. Je me colle une capsule d'antidouleurs. Pour Björn, de la caféine. Pure. Il faut qu'il soit au top. Même si sur ce coup, difficile d'être optimiste. A part un gros tas d'informations contradictoires, qu'est-ce que j'ai ? Une image qui se dessine ? Une intuition ? La dernière fois que j'ai eu une intuition, ma barbe poussait pas encore. Les intuitions, c'est Björn qui les a. Je regarde le cabot sagement assis sur le siège passager. Réfléchis, compagnon. Remets les éléments dans l'ordre. Qu'est-ce que tu vois ?

Le glisseur file. Je somnole. Je sens la chaleur de la capsule qui irradie mes veines. Je suis assis. Immobile. Je me fixe. Assis sur le siège passager. A demi allongé dans le siège conducteur. Je me fixe. Je ressens une excitation qui monte. J'en ai marre. Je veux rentrer. Dans le rétroviseur, le bord de la chaussée lisse dessine une ligne hystérique qui tremble à deux cents cinquante kilomètres à l'heure. Je réfléchis. Je me replonge dans tous les détails de la matinée. J'organise. Je synthétise. Ma pensée accélère. Ma conscience s'affaisse. Je suis double. Objet de deux drogues contradictoires dans deux corps distincts. Reliés. Mes yeux se ferment. Je sursaute. De l'autre côté de la vitre, l'insupportable défilé des villas et des plages privées. Le terrain de jeu des maîtres du monde.

Observation : L'odeur des Dessines, version cadavres, dans la maison des Dessines, version vivants. Conclusion : on nous ment peut-être. Mais pourquoi ? Je m'en fous qu'ils soient des imposteurs. Et ils savent bien que je m'en fous. Je veux juste être payé, moi. Mes clients n'ont jamais aucun intérêt à me mentir. Impasse. Observation : les riches sont tous des salauds. Encore eu la confirmation sur le terrain de FragX. Si les Dessines tombent, personne les plaindra. Mieux : un tas de charognards attendent de se partager leurs dépouilles. Conclusion : le Cœur, c'est un jeu de massacre. Pas besoin de mobile. Le simple fait d'habiter ici est une raison suffisante pour que tout le monde ait envie de vous tuer. Suspects probables ? Tous les habitants du Cœur. Pratique. Observation : pas d'observation. Point mort. Plus rien. Conclusion : trouver un hacker qui bosse gratos pour se tirer de cette histoire ? Humour. J'attends encore un peu. A quoi ça sert ? Björn est peut-être plus alerte que moi, ça l'empêche pas d'être vieux et fatigué lui-aussi. Malgré la capsule de caféine, je me vois m'allonger sur le siège, le museau posé sur mes pattes. Je reprendrai cette réflexion plus tard. Au moment où je me désynchronise, je perds l'effet de la capsule de Björn. Ne reste plus que la mienne, qui m'assomme. Je lutte pour pas m'endormir. J'échoue.

*

Je sens la langue râpeuse de Björn qui me lèche le visage. J'ouvre les yeux. Je le repousse en grognant. Je me frotte les yeux. Où je suis ? Arrivé à destination. Depuis un moment, on dirait. Je regarde l'heure. 17 heures. Merde. Le glisseur est garé devant les grilles de la propriété des Dessines. Derrière, je vois le garde de SecurInc qui me jette un sourire narquois. Il se fout de moi. Je relève pas. J'ouvre la portière. Björn descend en quatrième vitesse. Il fonce sur le bas côté. La pauvre bête devait se retenir depuis un moment. Je sors du glisseur. Je fais quelques pas en attendant que le chien ait fini. Je m'étire. Mes os craquent. Je regarde le gamin de SecurInc qui sourit toujours. On verra bien s'il peut rester plus de six heures éveillé, lui, quand il aura plus de 150 ans...

Je retrouve Alistaire Dessines dans son salon, presque exactement là

où je l'avais laissé. Sa femme n'est toujours pas dans la pièce. J'imagine qu'elle a dû prendre une sévère dose d'antidépresseurs et qu'elle a prévu de rester couchée jusqu'à la fin du compte à rebours. Moi, c'est ce que je ferais à sa place. Quand une situation est désespérée, le monde moderne nous a au moins dotés de la pharmacopée idéale pour y faire face. Alistaire est affalé dans l'un des canapés-guimauve. Il feuillette l'un de ses vieux livres en papier. Un recueil de contes de Maupassant. A cette heure de la journée, la lumière du soleil perce une paroi opaque de la maison et change le salon en braise vibrante. Björn se couche sur le marbre, rouge lui aussi. Avant de lui demander sa version de la vente aux enchères, pour comparer à celle des Chuan, je demande :

- Vous êtes vraiment sûr de m'avoir tout dit ?

Alistaire ne lève pas la tête de son ouvrage ancien. Puis quand il le fait, ne me regarde pas, tourne la tête vers le mur translucide.

- Les codes d'accès à cette maison, dit-il calmement, comme s'il me racontait une vieille légende, sont liés aux données biométriques d'Alistaire et Mira Dessines chez Identitek. C'est-à-dire que si nous sortons de la maison, ma femme et moi, nous pourrons plus y entrer à nouveau. Nous serons alors seuls, sur la route, sans maison, sans argent, sans nom. La fin la plus appréciable que nous pourrons alors espérer sera de mourir de vieillesse, bêtement, quelques jours plus tard, une fois nos perfusions épuisées.

Il referme son livre et se lève, fait quelques pas en direction d'une fenêtre.

- Oui, monsieur Kroot, ajoute-t-il. Maintenant, je pense vous avoir tout dit. Lors de notre précédente rencontre, j'avais en effet oublié de vous préciser à quel point j'avais peur.

Sans le savoir, Alistaire vient de me donner une piste. Je déteste cette sensation qui me rappelle que je suis un débris. Je sens quelque chose, je sais que je suis proche mais mes pensées s'enfoncent dans une mélasse grisâtre. Je ne me souviens pas des trois quarts des

éléments de cette enquête. Je cherche Björn des yeux. Il est assis près de la porte d'entrée. J'ai besoin de lui. On se synchronise. Je me lève. Je plisse les yeux. Quelques secondes avant la résolution d'un Rubik Cube, un néophyte est incapable de voir autre chose qu'un chaos de dés de couleurs. Et puis soudain, les six faces présentent leur couleur unie. Mais ça n'est pas de la magie. C'est de la logique.

- Ces gens que j'ai vus ce matin à la morgue, je dis. Imaginons qu'ils vous ont volé votre identité, comme vous le prétendez. Puisque votre système de sécurité est lié à Identitek, il est possible qu'ils soient venus chez vous hier soir, n'est-ce pas ? Les automates les auraient laissé passer.
- C'est possible, dit Dessines. Comme je vous l'ai dit, nous nous sommes couchés tôt. Et qui plus est, une fois notre chambre verrouillée, nous n'entendons quasiment rien de ce qui se passe au rez-de-chaussée.
- Monsieur Dessines, je dis. Je vais formuler une hypothèse. Dites-moi ce que vous en pensez. Imaginez que quelqu'un soit capable de modifier les bases de données d'Identitek, où sont enregistrés vos marqueurs biométriques. En théorie, cette personne pourrait donc associer vos noms aux corps de deux autres individus. Munies de leurs nouvelles identités, ces personnes auraient très bien pu venir chez vous hier soir en passant sans encombre le système de sécurité. Vous croyant sortis, comme c'était originellement prévu, elles auraient pu entrer afin de prendre possession de votre maison, et de votre vie toute entière. En effet, si vous étiez effectivement allés chez vos amis, vous vous seriez alors retrouvés en revenant dans la situation que vous venez de décrire : à la rue, sans argent, sans nom et surtout, sans aucun moyen de prouver que vous étiez qui vous êtes. En essayant d'entrer dans votre propre demeure, vous auriez même pu vous faire abattre par vos propres tourelles de sécurité. Si ça avait été le cas, nous nous serions alors retrouvés face à un crime parfait, uniquement réalisé grâce à un exploit informatique. Et ne restait plus qu'à jeter aux chiens deux cadavres non-identifiés gisant devant la propriété des Dessines. Pourtant, comme vous me l'avez dit, vous n'êtes pas sortis hier soir. Et si quelqu'un avait pénétré chez vous, vous auriez été en mesure de surprendre ces

curieux intrus. Au milieu de la nuit, dans une situation aussi étrange, face à votre double, qui sait ce qui aurait pu alors se passer ? Peut-être auriez-vous pu tuer cet homme et cette femme qui tentaient de vous voler vos vies.

Je vois que Dessines tente d'intervenir. Je lève rapidement la main pour l'en empêcher et dis :

- Laissez-moi terminer, je vous prie. Tout ceci n'est que du conditionnel. Je ne vous accuse de rien. Je me contente d'imaginer. Et dans mon hypothèse, vous vous retrouvez donc au milieu de la nuit dans une situation bien singulière, avec sur les bras les cadavres officiels d'Alistaire et de Mira Dessines, et aucun moyen de rétablir la vérité dans les bases de données d'Identitek. Votre seul espoir alors est de faire disparaître ces corps et de prétendre qu'Identitek a été victime d'un problème technique. D'après moi, tout ceci aurait très bien pu marcher, à condition que personne ne retrouve jamais ces cadavres. Ce qui ne fut pas le cas. Et cette fois, j'en ai terminé, monsieur Dessines. Alors ? Que pensez-vous de mon hypothèse ?

Alistaire Dessines s'éclaircit la voix. Je sens un brin de nervosité. Je me demande si en tirant au hasard, j'ai visé juste.

- Vous n'avez pas volé votre réputation, dit Dessines. Votre raisonnement est tout à fait brillant. Seulement...

Soudain, il est interrompu par un hurlement déchirant qui semble ricocher sur chaque marche du grand escalier de marbre. Je lève mes quatre oreilles mais une seule m'aurait suffi pour reconnaître la voix de Mira Dessines. Alistaire et moi partons tous deux en courant dans sa direction. Malgré mes griffes qui glissent sur la pierre, je vais beaucoup plus vite qu'un être humain et me retrouve rapidement au deuxième étage tandis qu'en même temps, je peine à atteindre le premier, déjà fatigué, m'appuyant sur la large rampe pour reprendre mon souffle. J'entends alors une première détonation.

En tout, cinq coups de feu sont tirés. Ils proviennent d'une pièce au fond du couloir du deuxième étage. Je m'avance sur la moquette noire.

J'entends Alistaire qui arrive dans l'escalier derrière moi. Je suis pris d'une quinte de toux, montant péniblement marche après marche. Alistaire m'a semé depuis longtemps. Il est à mes côtés au deuxième étage maintenant. Une porte s'ouvre au fond du couloir et une silhouette surgit. Alistaire et moi sommes tétanisés. C'est Alistaire Dessines qui vient de sortir de la pièce en trébuchant. Il nous fixe tous les deux un instant puis reprend ses esprits et fonce dans notre direction. Il passe entre nous deux et bouscule son double pour s'engager à toute allure dans l'escalier. Je le vois disparaître au deuxième étage et presque immédiatement, je le vois apparaître au premier. Je me suis arrêté au palier, incapable de faire un pas de plus. Je sors mon arme, la braque sur l'imposteur qui descend l'escalier et sera bientôt face à moi.

- Stop, je crie.

Le faux Dessines lève la tête mais ne s'arrête pas.

- Il est en bas, dit-il. Il s'est enfui par la fenêtre !

Son baratin ne peut pas marcher. Il ne doit pas se douter que je suis synchronisé avec le chien qu'il vient de croiser à l'étage supérieur. Grâce à ses yeux, grâce à son flair, je sais qui est le vrai et qui est le faux. Et si le faux ne s'arrête pas dans deux secondes, je le descends. Je crie encore une fois :

- Plus un geste !

Le faux Dessines n'arrête pas sa course et se jette sur moi, probablement pour m'écarter et s'enfuir. Je fais feu. Emporté par sa vitesse, il me percute tout de même. Nous tombons tous les deux au sol. Après une dizaine de secondes, je me relève. Lui, non.

*

La console ID est formelle. Le cadavre étendu sur la moquette du premier étage est bien Alistaire Dessines. Je monte l'escalier pour rejoindre mes clients au deuxième étage. Au même moment, j'entre dans la chambre du fond du couloir et découvre Mira Dessines, assise

par terre, recroquevillée dans un coin, tenant encore à la main un revolver. Je sens l'odeur de la poudre. Alistaire entre à son tour dans la chambre. Mira sursaute et braque son arme sur lui.

- C'est moi, mignonne, dit-il. C'est vraiment moi, mignonne.

Elle semble se détendre immédiatement. Elle pose son arme et se met à sangloter. Il la rejoint et la serre dans ses bras. J'arrive à mon tour dans la chambre, m'assied sur le lit, règle ma perfusion. En même temps, je fais le tour de la pièce. Je repère cinq impacts de balle dans le mur. Etrange. Pas la peine de faire une recherche mémorielle. C'était il y a quelques heures à peine. Vincent Chuan qui me disait que Mira était une excellente tireuse, qu'elle battait systématiquement sa femme au FragX. Et là, elle loupe un homme à moins de deux mètres ? Il y a un problème. Mais où ? Mira ne serait pas Mira ? Je suis perdu. Il faut que je me remette les idées en place.

- Dites-moi, Alistaire, je dis. Riche comme vous êtes, vous devez bien avoir une bonne vieille machine à café, non ?
- Voilà une excellente idée, monsieur Kroot, répond-il. Je crois que nous en avons tous besoin. Descendons.

Café. Macaque.

Café ? Macaque ? Pourquoi je pense à ça ? Café, macaque ? Ça m'est venu comme ça. Je me regarde. Je suis assis sur le lit. Je suis debout sur la moquette, ma langue qui pend sur mes babines, ma respiration saccadée. Échantillon mémoriel. Ca y est. Je sais. C'est Ken qui a parlé du Macaque tout à l'heure. Il voulait m'y payer un café. J'ai des fourmis dans les doigts. J'inspire bruyamment. J'exhume un deuxième échantillon qui date du mois de novembre. Je lisais un article. « Le patron du Macaque jette l'éponge après sa huitième agression en moins d'un mois. » Troisième échantillon : « Pas de repreneur pour le Macaque. » Quatrième échantillon : le bureau de Ken est à deux pas du Macaque. Conclusion : il savait nécessairement que ce bar était fermé depuis six mois. Alors pourquoi m'y donner rendez-vous ? Je sors nerveusement ma console. Alistaire et Mira me regardent sans parvenir à dissimuler une sorte de dédain. Je dois être la dernière personne sur terre à utiliser des consoles et pas des implants oculaires.

Je les emmerde. J'affiche le réseau global. Je fais défiler le listing des salons de discussion actuellement ouverts dans les secteurs anonymes. Et le voilà : #Macaque. Salon public ouvert à 13h03 par un certain Identiken. Ce que j'avais pris pour une formule de politesse était en fait un rendez-vous. Ken voulait me parler en dehors de son bureau. Il ne m'avait pas invité au Macaque. Il m'avait donné rendez-vous en ligne. Et j'avais rien compris.

Alistaire et Mira descendent pour préparer le café. J'ai demandé de rester dans la chambre quelques minutes. Je lance quelques appels dans le salon #Macaque mais Ken ne répond pas tout de suite. Il a dû se lasser de surveiller mon arrivée. Il finit quand même par apparaître.

- J'ai pas beaucoup de temps, écrit-il.

Tous les salariés d'Identitek sont surveillés. Même en dehors du bureau. Nous ouvrons une connexion cryptée. Précaution nécessaire bien que nettement insuffisante face aux ingénieurs d'Identitek. Ça nous fera juste gagner du temps. Depuis toujours, le seul moyen de ne pas se faire repérer est resté le même : faire vite.

- Je t'écoute, j'écris.
- Disons que c'est un supplément gratuit à la conversation de tout à l'heure, dit-il. Je vais essayer de te dire rapidement ce que je pouvais pas dire au boulot.
- Très sympa, je réponds. Je te revaudrai ça, Ken.
- Donc pour ton histoire de falsification d'identité, commence-t-il, il n'existe pas beaucoup de personnes capables de percer les sécurités des sociétés de gestion, mais elles existent. On les appelle les Dealers de Faces, ou les Faces, tout court. Ces gars-là ne sont pas des hackers qui parviennent à pénétrer de temps en temps dans un système. Eux, ils s'installent carrément dans le système, et ils y restent. Une fois bien en place, ils créent des identités, ils les font travailler, et ils les vendent.
- Ils les font travailler ?
- Une identité administrative, c'est bien, mais un réseau social réel, c'est mieux. Pour donner de la valeur à leurs identités, les Faces embauchent ce qu'on appelle des promeneurs. Ce sont

des types qui endossent les personnalités factices et les font travailler. Ils font du shopping, ils se font des amis, ils vivent carrément une vie normale pendant plusieurs mois. Puis ils laissent leur place à un autre promeneur qui fait la même chose. Ils laissent jamais trop longtemps le même promeneur sur une identité. Pour pas qu'il y prenne goût.

- Et celui qui achète l'identité n'a plus qu'à se faire la tête qu'il faut et une vie toute prête l'attend.
- Exactement. Les Faces modifient les marqueurs biométriques dans la base, et l'identité est parfaitement officielle. L'acheteur a même des amis, une maison. Dans certains cas, il a même une femme et des gosses qui ne se doutent de rien.

Je sens que je touche au but. Avec ces nouvelles infos et la capacité de déduction de Björn, tout sera résolu dans pas longtemps. Malheureusement, c'est pas pour découvrir la vérité que je suis payé.

- Je te remercie infiniment, j'écris.
- Je dois me déconnecter, répond Ken. Bonne chance.

Son icône de présence vire au rouge. Je range la console. Je sors deux capsules de ma poche. Méthylphénidate. Une pour Björn, une pour moi. A la vôtre.

*

Je suis à demi allongé dans les fauteuils-guimauve. Je suis étendu sur le marbre du rez-de-chaussée. Je porte à mes lèvres la tasse de café brûlant. Pas le temps de chercher dans ma mémoire externe la dernière fois où j'ai bu du vrai café, et non de la caféine pure injectée dans ma perf. Alistaire et Mira sont côte à côte, silencieux. Dans quelques secondes, j'aurais une question importante à leur poser, mais pour le moment, je réfléchis. Les pièces s'assemblent. Le tableau se dévoile. Observation : il y a un an, Mira était une tireuse d'élite. Aujourd'hui, elle louperait un éléphant dans un couloir. Il y a un an, Alistaire fumait. Aujourd'hui, ça n'est plus le cas. Conclusion : on peut arrêter de fumer, mais on ne peut pas désapprendre à tirer. Les Dessines de l'année dernière ne sont donc pas les Dessines d'aujourd'hui. Je rectifie ma théorie : personne n'a volé l'identité des

Dessines. En réalité, il n'existe aucun véritable couple Dessines. Observation : quand Alistaire est entré dans la chambre tout à l'heure, sa femme l'a braqué. Puis il a dit quelque chose, le mot « mignonne », à deux reprises. Et elle s'est calmée. Conclusion : c'était un code. Un code élaboré parce que tous les deux savaient qu'un double pouvait revenir. Je pose ma tasse sur une petite table en bois à côté de mon fauteuil. Je demande :

- Vous êtes des promeneurs, n'est-ce pas ?

Alistaire et Mira écarquillent de grands yeux. Alistaire est le premier à se reprendre et il finit par sourire.

- Vous êtes vraiment très fort, dit-il.
- Ce que je ne comprends pas, je dis, c'est pourquoi vous ne me l'avez pas dit dès le début. Je ne porte aucun jugement sur mes clients. Si vous m'aviez mis dans la confiance, cela m'aurait épargné des recherches inutiles.
- Rien de ce que vous avez fait n'était inutile, dit Alistaire. Il était important au contraire que notre histoire soit rendue publique. Il fallait que SecurInc soit au courant. Il fallait que les Chuan soient au courant.
- Mais pourquoi ? En attirant l'attention sur vous, vous compromettez l'identité des Dessines. Vous la rendez de moins en moins vendable.
- Précisément, dit Alistaire. Et quand ces deux identités ne vaudront plus rien, alors nous serons en mesure de les négocier.
- Vous ne voulez plus être des promeneurs. Vous voulez rester les Dessines. Et c'est pour ça que vos marqueurs biométriques ne correspondent à aucune identité. Le changement avait déjà été effectué par votre employeur. Vous deviez laisser la place à d'autres promeneurs hier soir. Mais vous avez refusé. Et au lieu de vous rendre à cette soirée puis de partir vers deux nouvelles identités, vous avez attendu vos remplaçants ici et vous les avez tués. Quant au cadavre du premier étage, c'est un autre remplaçant, envoyé pour tenter de finir le travail.

Mira relève la tête. Elle me fixe avec un regard implorant.

- Nous ne serions pas partis vers d'autres identités, dit-elle. Notre Face, elle avait décidé de nous supprimer. Tout ça parce que nous lui avons demandé à rester ensemble.
- Mira et moi sommes amoureux, dit Alistaire. Nous nous sommes rencontrés en tant que couple Dessines et ça tout de suite été le coup de foudre. Nous étions d'accord pour continuer à travailler en tant que promeneurs, mais nous voulions rester ensemble, devenir un autre couple, quelque part ailleurs dans le Cœur. Mais les Faces n'aiment pas les promeneurs qui posent des questions. Et plus le temps passait, plus nous comprenions que nous n'aurions pas de nouvelle affectation. Voilà pourquoi nous avons décidé de saboter les Dessines. Maintenant que c'est fait, nous sommes en position de négocier. Nous allons contacter notre Face cette nuit et lui demander qu'il rétablisse nos marqueurs biométriques et qu'il nous laisse tranquille.

Je fais une grimace inquiète :

- Si j'ai bien compris, une identité comme celle des Dessines coûte une véritable fortune. Vous pensez vraiment qu'on va vous la donner comme ça ? Avec la maison, les domestiques, l'argent ?
- Tout ça est déjà perdu, dit Alistaire. Demain matin, si la Face a refusé notre offre, alors SecurInc nous expulsera et tout sera vendu aux enchères. Dans les deux cas, la Face a perdu.
- A moins qu'un nouveau Alistaire Dessine arrive cette nuit et réussisse à vous supprimer.
- Voilà exactement pourquoi vous êtes là, monsieur Kroot, dit Alistaire. Pour nous protéger d'un nouvel assaut.
- Impossible, je dis. Si votre Face refuse votre offre, alors vous ne serez jamais plus Mira et Alistaire Dessines, et par conséquent, vous ne pourrez jamais me payer. Vous voulez que je vous protège gratuitement ? Que je risque ma vie toute la nuit pour qu'au petit matin, SecurInc vienne vous expulser et moi avec ?
- Nous n'avons plus accès à nos comptes, c'est vrai, dit Mira. Mais il y a un trésor dans cette maison. Un trésor qui sera à

vous si vous acceptez de nous protéger. Vérifiez sur les bases de données en ligne. En remplissant votre glisseur d'une partie des livres de la bibliothèque, vous atteindrez un montant bien supérieur à l'offre dont nous avons initialement parlé. Même la Face ignore l'existence de ces livres. Ils m'appartiennent. Ou plutôt, ils appartiennent à qui j'étais avant d'être Mira Dessines. Avant d'être toutes celles que j'ai été.

- Protégez-nous, ajoute Alistaire. Et partez demain matin avec les livres, avant l'arrivée de SecurInc. C'est notre proposition.

*

Comme si j'étais un agent de sécurité... Garde du corps, je faisais ça dans ma jeunesse, mais maintenant, j'ai déjà du mal à me protéger moi-même, alors les autres... Ce gars que j'ai descendu au premier étage, il fonçait sur mon flingue, je pouvais pas le louper. Mais face à un vrai tueur, je tiendrai pas trente secondes. Alors toute une nuit... Et vue la valeur qui est en jeu, aucun doute qu'il n'y aura pas qu'un seul tueur à venir tenter sa chance. Si ça se trouve, il y a toute une armée d'Alistaire et de Mira Dessines qui sont là, planqués dans le parc, en train d'astiquer leurs flingues en attendant que le soleil se couche. J'ai la vision de centaines de visages identiques, avançant au pas tout autour du cube écarlate. Je regarde mon flingue, ma perf. Est-ce que j'aurais assez de munitions pour tenir jusqu'à l'aube ? Et est-ce que j'aurais assez de capsules pour me tenir éveillé ? Je fais les cent pas dans la cour devant la maison. J'ai demandé au couple quelques minutes pour réfléchir à la proposition. Pendant ce temps-là, ils essaient de joindre la Face. Björn est parti se dégourdir les jambes. Je le vois qui fait ses besoins sur un arbre. Lui, c'est un chien, il réfléchit pas. Si je lui dis "on reste", alors il reste. Mais moi. Faudrait que je sois complètement taré pour accepter. Ou complètement fauché...

*

Quelques minutes plus tard, Alistaire me rejoint dehors. Je ne le regarde pas, continuant à suivre des yeux mon chien qui s'amuse dans l'herbe.

- Soit il n'est pas joignable, dit Dessines. Soit il refuse notre offre. On lui a laissé un message par le biais habituel en lui demandant de nous rappeler. Tout n'est peut-être pas perdu. Mais en attendant d'être sûr, il nous faut définitivement une protection.

Je prends une longue inspiration, conscient que je fais une connerie.

- Marché conclu, je dis.

*

Après un court dîner, Alistaire et Mira se sont enfermés dans leur chambre pour la nuit, tout en me précisant qu'ils me tiendraient au courant, si jamais la Face leur donnait une réponse, quelle qu'elle soit. Leur chambre se verrouille de l'intérieur, et une fois fermée, c'est un vrai coffre fort. Seul problème : un gars qui est capable de pirater des sociétés de gestion d'identité, ça doit bien le faire rigoler ce genre de système de sécurité. Autant faire comme s'il n'y en avait pas. Enfin si. Le système de sécurité, pour le coup, c'est moi. Je reste en bas, au rez-de-chaussée, assis sur une chaise, mon arme à la main. Et pour résumer, la seule chose qui sépare la Face de son pactole, c'est un vieux limier aux articulations rouillées, à moitié aveugle et accompagné de son clébard plein de puces. Björn s'est trouvé un recoin près de la bibliothèque. Il dort depuis longtemps. Et moi, qu'est-ce que je fous là ? Plus les minutes passent et plus je me dis qu'il est peut-être pas trop tard pour m'enfuir. La Face n'acceptera jamais leur marché. Bien entendu qu'il va envoyer ses sbires. Si je me sauve tout de suite, j'aurais perdu un peu moins de vingt-quatre heures, mais au moins, je serais en vie.

*

La nuit, la paroi rouge de la villa des Dessines capte la clarté lunaire et la diffuse dans la pièce. De temps en temps, je me lève et je fais quelques pas dans le salon baigné de cette lueur de braise. Quand je m'approche de la bibliothèque, Björn ouvre un oeil. Puis le referme après s'être assuré que c'était moi. Je regarde quelques-uns des volumes. Une grande majorité d'éditions françaises du XXe siècle, mais

quelques XIXe aussi. Des livres en papier vieux de 400 ans, et parfaitement conservés. Mira avait raison : si je survivais à cette nuit, ça peut me payer quelques loyers. Je sens le sommeil qui cogne sur le bas de mon front, juste au-dessus de mes yeux, appuyant sur mes paupières malgré les doses de caféine que je m'envoie directement en intraveineuse. Je n'ose pas regarder l'heure. Même pas minuit. Merde. La Face n'a pas appelé. C'est foutu. Il faut que je me tienne prêt.

*

J'ouvre les yeux. J'ai froid. Je sens le tissu doux du fauteuil guimauve sous la paume de ma main. Je regarde autour de moi. Le salon des Dessines est baigné d'une lumière presque orangée. Le soleil du matin frappe sur la paroi translucide de la villa. Merde. Je me suis endormi. J'entends Björn qui baille et s'étire. Même quand on est pas synchronisés, on se réveille en même temps. L'habitude, probablement. Je fais le tour du salon. Rien d'anormal. Puis je réfléchis et je comprends que même si un tueur était entré pendant mon sommeil, je n'aurais rien trouvé d'anormal non plus. Ce qui est très rassurant en revanche, c'est que personne n'a pu traverser cette pièce. Ça, j'en ai la certitude. Parce que moi, je dors comme une bûche, c'est vrai, mais Björn, lui, dort d'un sommeil de chien. Si un intrus était entré, même Alistaire Dessines, il aurait aboyé. Donc la mauvaise nouvelle, c'est que la Face n'a pas rappelé. Mais la bonne... Un frisson galope sur ma colonne vertébrale : et si je venais de gagner un immense paquet de pognon rien qu'en dormant ? Pour en avoir le cœur net, je monte quand même au deuxième étage. Au bout du couloir, je trouve la porte de la chambre des Dessines encore verrouillée. Je souris.

Une fois redescendu, je prépare le café en attendant mes hôtes. Je ne sais pas exactement ce qui va leur arriver, mais je suppose qu'ils n'en ont que pour quelques heures à vivre. Pour commencer leur dernière journée sur Terre, un bon vrai café ne sera pas de trop. Pendant qu'il coule, je commence à remplir mon glisseur avec les exemplaires les plus chers de la bibliothèque. Je n'ose même pas faire l'addition. C'est vertigineux.

Peu avant huit heures, Alistaire et Mira ne sont toujours pas descendus alors que je charge les derniers livres. Je me demande si le glisseur

réussira à s'élever au-dessus du sol. Les livres en papier, c'est cher, mais qu'est-ce que c'est lourd ! Je referme le haillon et remarque qu'au bas de la colline, trois véhicules estampillés SecurInc sont en train de passer les grilles. Derrière eux, une voiture portant le logo de CCC. « Putain, je me dis. Ils vont diffuser ça en direct. » Le convoi s'arrête quelques secondes devant le garde, lequel n'a pas dû quitter son poste de la nuit, puis continue sa route sur le petit chemin de gravillons blancs. J'active les vitres teintées du glisseur pour que personne ne puisse voir l'intérieur. Ces cons seraient bien capables de me réclamer les livres. Puis Björn et moi, nous entrons dans la maison en laissant la porte ouverte derrière nous.

- Nous vous pensions parti, dit la voix d'Alistaire.

Il est debout dans le salon, une tasse de café à la main. Près d'une fenêtre, je vois Mira, seulement vêtue d'une nuisette encore plus translucide que le mur de la villa. Elle tient aussi une tasse.

- Merci pour le café, dit-elle.
- Je vous dois bien ça, je réponds.

Je m'approche d'Alistaire et lui tend la main.

- Vous m'excuserez de ne pas m'attarder, je dis, mais je pense que nos chemins se séparent ici. Adieu, monsieur Dessines.

Björn commence à grogner. Je le calme en lui grattant le cou.

- Désolé, j'ajoute. Il n'aime pas trop les gens de chez SecurInc. Il doit les flairer d'ici.
- Qui les aime ? demande Mira.
- Quoi qu'il en soit, dit Alistaire, nous vous remercions infiniment.
- Il n'y a pas de quoi, je dis en serrant la main de Mira. Et pour ce que ça change, je vous conseille de vous habiller, madame. Ils ont amené la télévision avec eux.

Je ne sais plus quoi dire. Je me sens bête. Je viens de faire mes adieux à deux condamnés. Je me tais, et je tourne les talons. Je sors de la maison alors que les voitures de SecurInc se garent. Le temps de

vérifier mon identité et on me laisse partir. « Victor Kroot, limier, » je dis en souriant à la caméra. Un peu de pub, ça fait pas de mal. Je monte dans le glisseur et je descends la colline. Dans mon rétroviseur, je vois une dizaine d'agents de SecurInc et une équipe de télé qui pénètrent dans le grand cube rouge sang.

*

J'approche de la frontière. Mon regard s'attarde sur toutes les maisons luxueuses qu'on peut apercevoir furtivement entre les amas boisés. De tous les habitants qui les peuplent, je me demande, combien sont des promeneurs ? Combien d'entre eux vivent sans conviction une vie factice qui n'est pas la leur, exécutant des tâches automatiques pour rendre plus crédible une identité qu'ils n'auront jamais ? N'être personne et être tout le monde à la fois. N'être rien, ne pas avoir de nom, vivre des vies creuses, des enveloppes vides que d'autres rempliront. Combien ressentent ce picotement désagréable dans la nuque quand ils rentrent chez eux le soir ? Cette sensation que tout est provisoire, que rien ne peut vraiment définir qui nous sommes ? Ni visage, ni objet, ni idée. Mira et Alistaire, ou quels que soient leurs vrais noms, étaient à deux doigts de réaliser leur rêve, à un cheveu de devenir véritablement qui ils voulaient être. Et faire en sorte que ça s'arrête. Ne plus être séparés. Et rester les mêmes. Pour toujours. Mais on ne combat pas un système avec de l'amour et un vieux limier sur le retour. En fait, on ne combat pas ce système. Tout court.

Je devrais me réjouir de ce séjour éclair dans le Cœur. Moins de vingt-quatre heures et je sors avec une fortune dans le coffre. Mais un arrière-goût désagréable dans la gorge. Mes clients sont peut-être morts à l'heure qu'il est. Comme victoire, j'ai connu plus réjouissant. Björn s'est endormi sur le siège passager. Je vois apparaître sur l'horizon la construction rectiligne qui sépare les faibles des puissants. La vie n'est pas moins violente d'un côté ou de l'autre. Juste un peu plus propre.

Je branche la conduite automatique. Je me cale dans le siège. Je glisse dans ma perfusion une capsule de somnifères. Une dose suffisante pour me ramener chez moi. J'allume la visio du glisseur et je cherche CCC. C'est de la curiosité un peu malsaine, mais j'ai quand

même envie de savoir. Savoir si Mira a enfilé une robe de chambre ou bien si elle a accueilli l'équipe de télé et ses bourreaux en nuisette. Peut-être que j'ai envie de la revoir aussi. Tout simplement. Je parcours les titres : « [EXCLU] - Mira et Alistaire Dessines tiennent tête à SecurInc. » Je sursaute. Quoi ?!

Je lance immédiatement la vidéo. Je dois faire vite. Les somnifères feront bientôt effet. En transparence dans l'habitacle du glisseur, je vois les agents de SecurInc qui entrent dans la villa des Dessines. Une voix-off raconte l'intervention : « Coup de théâtre dans l'affaire qui opposait le couple Dessines à la société SecurInc. Alors qu'ils étaient soupçonnés d'être des imposteurs ayant assassiné et volé le véritable couple Dessines, les deux personnes présentes dans la villa lors de l'intervention ont demandé à procéder à un nouveau test biométrique. » On voit Mira qui passe son index sur une console ID puis un agent qui scanne son iris. Elle porte une robe de chambre rouge. La voix-off continue : « A la surprise générale, l'examen a pu identifier formellement ces deux personnes comme étant Mira et Alistaire Dessines, c'est à dire les véritables propriétaires des lieux. Tous les marqueurs génétiques et physiologiques ont trouvé une correspondance et de fait, l'intervention de la société SecurInc s'est retrouvée sans objet. En effet, les corps des victimes retrouvés hier ayant déjà été détruits, il n'est donc plus possible de confronter les deux résultats. Fier de sa victoire, Alistaire Dessines a alors ordonné au personnel de SecurInc de quitter sa propriété sous peine de représailles. » Je vois le cortège de voitures descendre la colline. J'éteins la visio et vois derrière le pare-brise du glisseur l'ombre du mur qui se rapproche. J'ai du mal à garder les yeux ouverts. Je sens le sommeil me saisir. « Comment ils ont fait ? » je me demande. Est-ce que la Face les avait contactés dans la nuit et avait accepté leur offre ridicule ? Impossible. Björn dort, mais il faut que je sache. Je lève péniblement la main et secoue le pauvre chien. Il s'éveille et me jette un regard noir. On se synchronise alors que le glisseur entre dans le sas. Dans ce sens-là, aucun contrôle. Ce n'est pas un sas. C'est un tunnel.

Je ne trouverai rien dans mes propres souvenirs. Pour avoir des éléments nouveaux, il faut que j'accède aux éléments mémoriels de Björn. Et ils ne sont jamais très précis. J'essaie de me souvenir de la

nuit. Dans les premiers échantillons, je me vois approcher de la bibliothèque. Puis plus tard, Björn semble encore se réveiller de temps à autre, mais sans raison particulière. Ses sens ne détectent rien. Sauf dans un échantillon. Le dernier avant l'aube. Impossible d'identifier exactement l'heure, mais le salon est totalement silencieux depuis bien longtemps, ce qui signifie que je dois dormir à poings fermés dans le fauteuil-guimauve. Je lève la tête. Je crois avoir entendu un bruit. Un claquement presque imperceptible. Je me lève. Je traverse le salon. Je me vois allongé dans le fauteuil-nuage, endormi. Rien. Je retourne près de la bibliothèque en tendant toujours l'oreille. Pas un bruit. Mais une odeur. Une odeur étrange. Non-identifiée. Je me couche. Je me sens épuisé. Je croise les pattes, pose ma tête dessus, ferme les yeux. J'essaie encore d'écouter mais le sommeil est trop puissant. Fin de l'échantillon.

Revivre l'expérience d'un chien qui s'endort quand on est soi-même gavé de somnifères est une expérience particulièrement difficile. Je ne sais pas comment je fais pour être encore lucide. Le glisseur sort du tunnel. Je ne suis plus dans le Cœur. Un éclair. Je comprends. Un claquement, puis une odeur, puis le chien qui s'endort. Quelqu'un a balancé une capsule de gaz dans le salon. Si Björn n'a pas aboyé cette nuit, ça n'est pas parce que les tueurs ne sont pas venus, c'est parce qu'il était drogué. Et moi aussi.

Des coups de feu au loin. Des détonations. La petite musique de la zone S. Rien d'assez inquiétant pour m'empêcher de m'endormir. Mais il me manque un élément avant de sombrer définitivement. Si les tueurs sont venus dans la villa cette nuit, alors c'est à eux que j'ai dit adieu ce matin. Je me souviens que Björn aboyait. Je croyais que c'était à cause des types de SecurInc qui approchaient, mais je me trompais. Il aboyait après Mira et Alistaire. Je récupère l'échantillon mémoriel. Je renifle. Je suis formel. Les odeurs des deux personnes qui me remercient, une tasse de café à la main, ne sont pas les mêmes que celles de mes clients. A cette heure-là, mes clients étaient déjà morts depuis longtemps, leurs cadavres probablement planqués quelque part à l'étage ou même carrément évacués, jetés dans un fossé, nus, sans identité, sans la dernière chose qui leur restait : la vie. J'interromps la synchro.

Dans deux heures à peine, je serai chez moi. Je laisse le sommeil m'emporter. Juste avant de perdre connaissance, assommé par les drogues, je me dis que non, définitivement, on ne combat pas un système avec de l'amour et un vieux limier rouillé. Un système comme celui-ci, on ne le combat pas. Soit on l'accepte, soit on crève.